

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 36 (2012)

Artikel: Souvenirs de vie = Seuvnis d'vie
Autor: Miserez, Danielle / Chèvre, Gilberte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064644>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Illustrations: anciennes cartes postales de Mettembert des archives de la famille de Gilberte Chèvre.

Souvenirs de vie

J'aime me souvenir du temps où j'étais enfant. J'avais des frères et des sœurs, nous étions une bande de «rapides».

Depuis toute petite j'ai été habituée à partager et à travailler. Il restait pourtant toujours du temps pour aller dans les champs, les pâturages et les forêts. Je me souviens qu'en été il y avait parfois tellement de moucheron qui volaient à côté des fumiers qu'on aurait dit des sortes de nuages, mon Dieu que c'était beau.

Quand les cerises étaient mûres nous allions marauder. On cassait alors des branchettes bien chargées de fruits, qu'on appelait tcherкас, et, pour fuir le garde, nous nous sauvions à travers vergers et champs jusque dans un coin pour les manger en cachette.

Il fallait aussi aider au jardin près de la maison et dans les champs, sarcler avec la petite pioche. Je gardais les vaches à côté d'un champ de trèfle, c'était vraiment difficile! Enfants, nous allions déjà aider à faire les foin, on nous aidait et on nous montrait comment faire les andains. Nous avions un grand bidon de thé emballé dans des linges mouillés pour le garder au frais. Que c'était bon par la grande chaleur, en ramassant le foin, de boire une gorgée de thé frais pour se rincer la gorge!

Depuis toute petite j'ai vu ma mère donner les premiers soins quand c'était nécessaire ou faire des panse-

Seuvnis d'vie

I ainme me seuvni di temps voé i étôs afaint. I avos des frérats è des soeurattes, nos étîns enne bande de vi.

Dâ tote petete i feus aivégie è pair-taidgie, è traivaiyie. Porré è demoe-rait ainco aidé di temps po allaie dains les tchaimps, les pétures è les bos. E m'en s'vînt c'était l'tchadtemps qu'è y aivait des cops taint de petétes mothattes que voulint à dito des f'mies qu'en airait dit qu'c'était des sôrtes de nues. Mon due ce c'était bé.

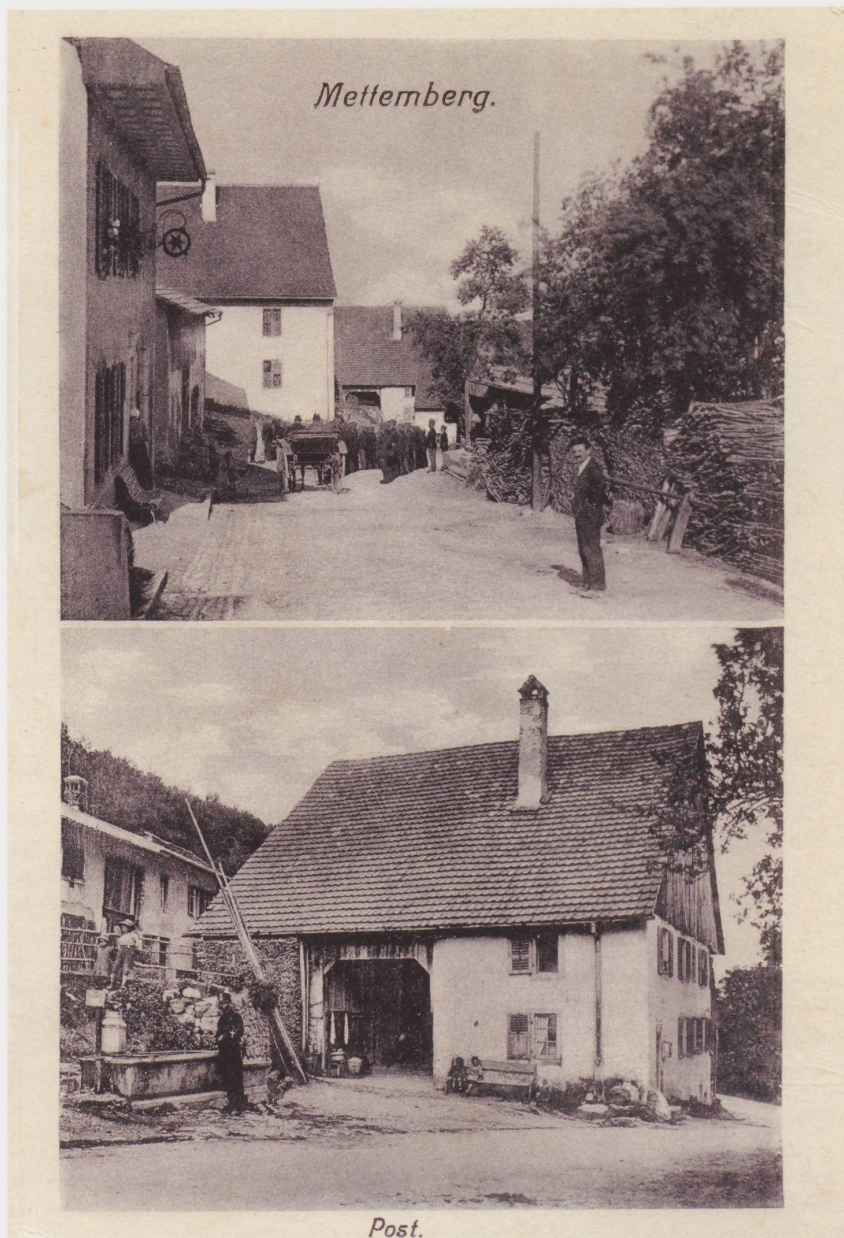
Tiaind les celiedges étînt maîyures nos allîns mairôdaie. Nos rontîns des bainsattes bîn tchairdgies, en aippe-lait çoli des tcherças. Aiprés nos s'sa-vîns di banvaid en ritaint to pè les voirdgies djeuqu'en in caire po les maindgie en coitchatte.

E fayait aiche bîn édie â tieurti pré d'l'hôta è dains les tchaimpt, çhar-çhiaie aivo lai boetchueratte.

I voidôs des cops les vaïtches dains in tchaimpd'traye, c'était brâment malaigie.

Meinme les afaints édînt po les foi-naïdges, an nos motrait c'ment boud-naie. Nos pregnîns é tchaimps in bi-don d'thé bîn voju dains in moyie pannou po voidaie lai frâtchou. C'ment çoli faisait di bîn tiaind è fai-sait bîn tchâd en raiméssaint l'foin d'en boire enne golatte po s'réchavaie l'guerguesson.

Da tote petete i ai vu mai mère faire des bouetchons en aittendaint



ments en attendant le médecin: les institutrices recevaient une formation de samaritaine à l'Ecole normale à Delémont.

Plus tard, devenue jeune fille, je suis allée à l'école d'infirmières de Fribourg. C'était un internat et nous étions surveillées comme dans un monastère. Les hivers étaient froids et les visites à la famille rares, la nostalgie de la maison nous prenait souvent mais, entre étudiantes, nous nous soutenions. La formation d'infirmière terminée, nous gagnions tout juste de quoi nous acheter une paire de bonnes chaussures en cuir. Puis je suis allée travailler dans différents hôpitaux: l'Hôpital de Delémont, les Cliniques réunies à Genève, d'où nous avions une jolie vue sur l'Arve, les sanas belge et lucernois à Montana, etc. A Delémont, j'étais la première infirmière laïque et certaines personnes ont eu de la peine à l'accepter: les religieuses travaillaient presque gratuitement pourquoi payer des infirmières?

En 1959, alors que j'étais responsable du service de chirurgie à Delémont, je quitte l'hôpital pour aller à Pleigne avec mon frère André qui venait d'être nommé curé de la paroisse. J'ai continué ma profession et je me suis remise avec plaisir au patois, qui me permettait d'être plus proche des gens.

A cette époque, il n'y avait pas encore les services sociaux et les gens,

surtout les personnes âgées, étaient pauvres. Sans assurance maladie, aller à Delémont chez le médecin était une dépense importante. Ainsi, pendant vingt-deux ans, j'ai soigné les habitants de Pleigne, Movelier et Mettembert, allant de ferme en ferme avec mon cyclomoteur Condor, et jamais je n'ai regretté ce choix.

J'habitais à la cure et j'avais une sorte de dispensaire à côté de la cuisine. J'avais reçu des médicaments de connaissances de Genève et je gardais des plantes médicinales que je récoltais et que les enfants m'apportaient. Ils savaient, par exemple, que j'utilisais des primevères officinales, aussi, chaque printemps, ils m'en apportaient de grands bouquets que je séchais et je donnais un bonbon aux enfants pour les remercier.

Je travaillais en accord avec le médecin de Delémont et s'il fallait des médicaments que je n'avais pas dans mon stock, il m'aidait à les obtenir et faisait les ordonnances nécessaires.

Les habitants de nos villages vivaient presque en autarcie; donc pour les soins et les médicaments, les gens payaient bien souvent avec des légumes, des œufs, du lard, une poule, quelques fois avec de l'argent. Quand il fallait quelque chose, quand quelqu'un était malade ou accidenté, les gens venaient à la cure par la porte de derrière et je soignais sur place ou je me déplaçais chez eux.

Une de mes malades avait son lit près de la fenêtre et si elle n'allait pas bien, elle me faisait des signes avec sa lampe de poche quand je passais devant chez elle. Je savais alors qu'il fallait s'arrêter.

Les jours passaient tout simplement. Je soignais les gens, j'allais récolter des simples, je cultivais le jardin potager de la cure et j'y écoutais la linotte qui avertissait ses petits quand le chat s'approchait.

Danielle Miserez
d'après les récits de Gilberte Chèvre



Gilberte Chèvre est née à Mettembert (appelé alors Mettemberg) en 1918. Elle y a fait ses classes puis, après un séjour en Suisse al-

lemande, elle a accompli une formation d'infirmière à Fribourg et a pratiqué son métier à différents endroits, comme elle le raconte ici.



Danielle Miserez se passionne pour le patois et c'est pourquoi elle est allée parler des différences entre les patois de la région avec Gilberte Chèvre. Elles ont aussi évoqué le passé et ce texte est le résultat d'une partie de leurs entretiens.

l'méd'cin ou bîn soignée les d'gens. I était régente. Dains ci temps-li en aipreniait è soignée en lai normâ école de D'lémont.

Tiaind i feus djuene baichatte i m'en seus allaie pai Fribourg cheudre l'écôle po les infirmieres. Nos leudgins chu piaice è nos étîns churvoyîes c'ment dains in covent. Les heuvies étîns brament froids è nos n'allîns-pe bîn s'vent en l'hôtâ, des cops nos aivîns lai grie main nos saivîns nos sotni entre nos.

En lai fin d'l'écôle nos diaingnîns djéute prou po nos aitchtaie enne père de sulaie en tiue. I ai traivaiyie en l'hôpitâ è D'lémont, é Cliniques réunies è G'nève. Li nos étîns bîn piaicies en dchu d'l'Arve, c'était bé. I seus aichebèin aiyu â sana belge è lucernois de Montana.

È D'lémont i étos lai premiere laique infirmiere. Bîn des d'gens aint aiyu di mâ d'aicceptaie çoli poq' les r'lidgiouses infirmieres ne côtiint quasi ran! Dali poquoi airait-é fayû païyie des laïques infirmieres?

En 1959, tiaind i étos réchponsabye d'lai chirurgie è D'lémont, i ai tchit-tie l'hôpitâ po allaie dmoraie tchie mon frérat André que v'niait d'être nommaie tiurie è Pleigne voé i ai porcheuyè mon metie, çâ li qu'i m'eur'boté â patois aivo piaigi po être pu preutche des d'gens.

En ci temps-li è n'y aivait-pe ainco les Services sociaux è les d'gens, chutot



les véyes n'étînt-pe rétches. Sains aichuraince çoli r'veniait bîn tchie d'allaie â méd'cin. Çâ dînche qu'i ai soignée des d'gens è Pleigne, Movelier è Mettembert vîngt dous ans d'temps. I allos d'hôtâ en hôta aivo mon teuf Condor. I n'me seus djemais r'pentu d'aivois tchoisi çoli.

I demoeros en lai tiure è peu i aivos enne sôrte de maigaisîn è médicaments d'côte lai tieujenne. I en aivos r'ciait dâ des coegniechainces de G'nève. I voirdôs aich'bîn des medicinâ piaintes qui allos tieudre. Les afaints m'en aipporîns aitot. Tôtes bon-temps els allîns m'tieudre des cieut-chattes qui soitchos po les djoyir po soignée. E afaints i bèyos in bonbon po les r'merchiaie.

I traivaiyos dos les ôdres di méd'cin de D'lémont. Se i manquos d'médicaments è m'faisait les ordonnances po les aivois en lai pharmacie.

Les d'gens d'nos v'laidges vétçhîns quasi tot d'loues produits. Po les soignée è po les médicaments è païyînt bîn s'vent aivo des lédjumes, des ues, di laid, enne dgerenne, queques côps d'l'airdgent.

Tiaind quéqu'ün était malaite ou bîn aivait aiyu in aicreutche è v'niait en lai tiure pai lai porte de drie. I l'soignos chu piaice ou bîn allos tchie loue.

Enne de mes malaites aivait son yé pré d'lai f'nêtre. Tiaind è fayait pès-saie i m'faisait des signes aivo sai laimpe de baigatte!

Les djos pèssînt tot simpyement. I soignos les d'gens, i allos ensennaie les piaintes que voiréchant.

I faisos â tieurti d'lai tiure. I inmos bîn écoutaie l'tchaint d'lai yunatte qu'aippelaie ses p'téts po dire que l'tchait aippreutchait.

*Danielle Miserez,
d'après les récits de Gilberte Chèvre*